



Consolation

prennent toutes les formes farouches ou charmantes, propres à enchanter le promeneur. Sur l'emplacement du Séminaire, il y eut jadis un couvent de Minimes qui fut détruit en 1791; les moines avaient succédé à de pieux ermites qui s'étaient installés là pour glorifier la Notre-Dame de la Légende et dont le sanctuaire avait été dévasté en 1639 par les troupes de Bernard de Saxe-Weimar.

Ces moines et ces ermites, comme ils avaient bien choisi le lieu où prier et méditer, dans une paix ineffable! La robe grossière

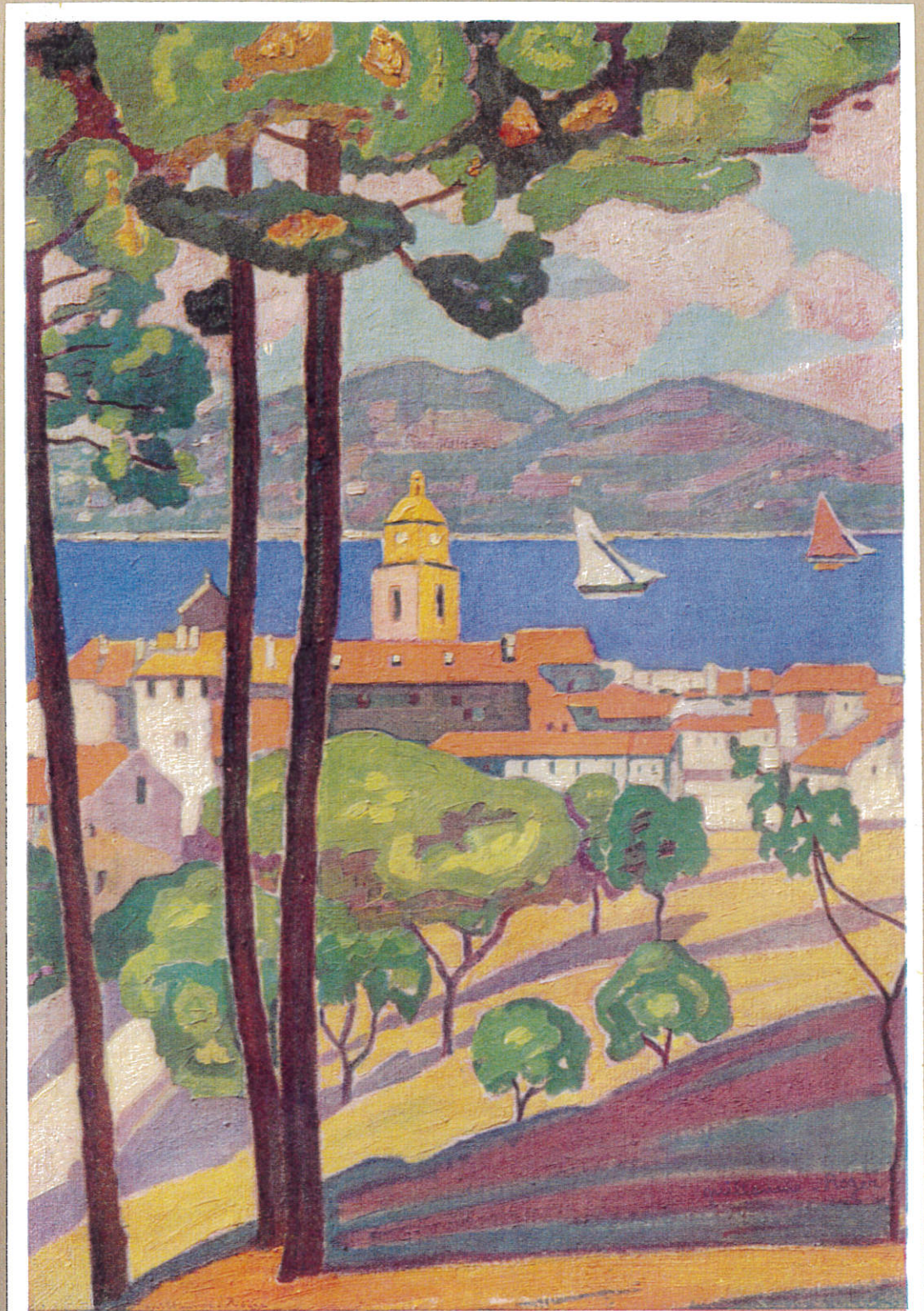
frôlait le feuillage sombre, les sandales ne faisaient aucun bruit sur le tapis des aiguilles lentement amoncées, dont la couleur rousse rappelle la bure monastique. Et quelles pensées de mort et de résurrection devaient élever leurs âmes vers le ciel pur entr'aperçu à travers les branches, lorsque ces saints hôtes de la forêt cheminaient dans le Val de la Source Noire ou dans l'Allée du Gouffre, auxquels le temps n'a sans doute rien changé, car la nature est lente dans ses transformations...

GABRIEL VOLLAND.

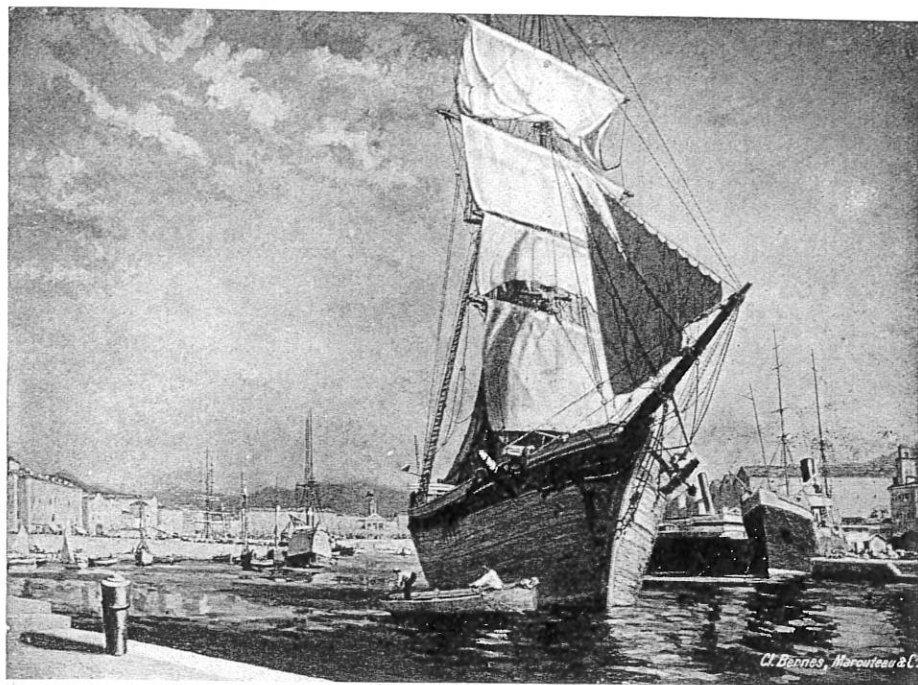
(Dessins de J. Touche)



La Source Noire



SAINT-TROPEZ
PAR GUILLAUME ROGER



Le port de Nice, par Charles-Martin Sauvaigo

LA CÔTE D'AZUR ET LES PEINTRES

TOUTE la côte, de l'Estaque à Menton, n'est qu'un vaste atelier, disait un jour Xavier de Magallon, qui ajoutait : "Dans cet air toujours imprégné des rêveries niçoises de Berthe Morisot, des voluptés embrasées d'un Monticelli, des hallucinations véridiques d'un Van Gogh, elle les voit tous, ceux qui escomptent planter leur chevalet, s'asseoir aux pointes de ses collines, au revers de ses calanques."

Comment, en effet, les compter ces artistes qui travaillent dans notre région et tous ceux qui vinrent autrefois admirer et peindre ces décors magiques ! Claude Monet est venu à Cagnes où est mort Renoir. Simon Bussy travailla longtemps au Cap d'Ail et Jules Chéret poursuit, dans sa villa du Mont Boron, le rêve tendre et mélancolique de Watteau. Wéry, lui aussi, est notre hôte, le nerveux portraitiste de tant de célébrités. Au Cap d'Antibes, Signac théorise et pointillise, cependant que Bonnard continue la série de ses visions éblouissantes qui feront suite à sa *Conversation provençale*. Laprade promène sa palette de Marseille à Naples ; Lebasque s'attarde

volontiers dans nos petits ports aux voiles rouges ; Marquet, Friez, Manguin, s'extasient, pinceaux aux doigts, devant notre mer pareille à "un verre d'eau limpide et bleue".

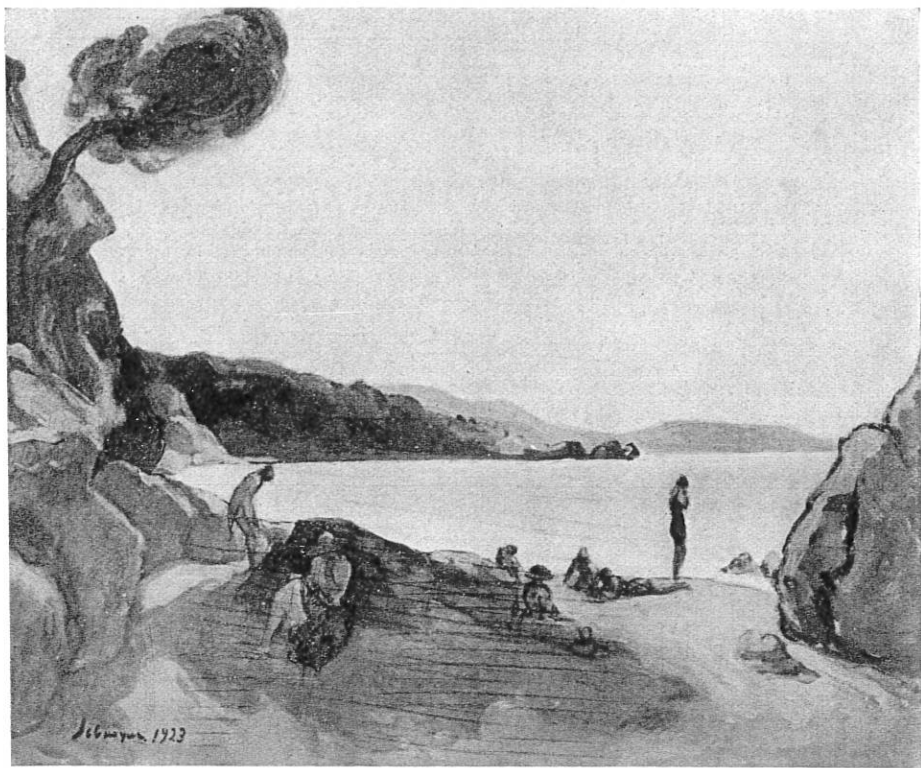
Mais tant d'autres, avant eux, ont voulu glorifier la Côte d'Azur. De tout temps, ce pays a tenté les artistes.

Se rendant à Rome, Le Poussin s'arrête à Nice pour "croquer" la partie la plus curieuse de la ville. Certains de ses biographes lui ont même fait peindre le "Baou" de Saint-Jeannet qu'il aurait placé dans un de ses plus célèbres tableaux : *Polyphème appelant Galatée au son de sa flûte*.

Berghem a peint, de Nice (où il s'est également arrêté durant un de ses voyages en Italie) une vue de l'embouchure du Var, tableau qui se trouve aujourd'hui au Musée du Louvre.

Plus précis, Salvator Rosa se repose de ses rencontres batailleuses en peignant un fort curieux *Port de Nice*.

Un autre port, celui d'Antibes, a tenté le pinceau de Joseph Vernet, dont il est curieux de rappeler, à ce propos, l'amusante aventure : chargé, au début d'octobre 1753,



Une baie provençale, par H. Lebasque

par le "Directeur des bâtiments du Roy", de peindre, comme *document militaire*, la rade d'Antibes, Vernet, emporté par sa verve devant un pareil motif, trace une marine splendide, vivante, colorée, abondante en détails d'un pittoresque charmant. L'œuvre plut aux artistes, mais ne convint pas du tout au Directeur des bâtiments du Roy qui admonesta sévèrement Joseph Vernet pour cette "incompréhensible fantaisie".

Carle Van Loo, le "divin Carle", parle d'Antibes avec émotion dans une lettre à Rouard : "Quel spectacle émouvant ! écrit-il. Et comme je voudrais peindre là quelques-unes de ces scènes qui se bousculent continuellement dans ma tête."

Le port de Toulon devait produire une profonde impression sur Eugène Delacroix. A son retour du Maroc où il avait passé quelque temps en compagnie du comte de Mornay, le grand coloriste, touché par cette poésie des ports de la Provence, écrit à son ami Pierret : "Tu es venu, je crois, à Toulon. C'est un fort beau pays. Voilà le Midi, enfin ; je me retrouve. La belle vue et les belles montagnes !" Contraint par la quarantaine à rester sur son bateau, Eugène

Delacroix ne perd pas son temps ; du pont, où d'autres meurent d'ennui, l'artiste dessine le rivage, et ses dessins lui serviront plus tard à composer sa fameuse toile d'*Hamlet*.

Venu se fixer, en octobre 1874, à Nice, le grand sculpteur Carpeaux écrit de cette ville à Bruno Cherier : "Je dessine au bord de la mer des mouvements de pêcheurs. C'est superbe à voir. A mon réveil, j'ai la mer sous les yeux : une immense fenêtre m'en laisse voir l'horizon. C'est adorable ! L'après-midi, je vais au bord de cette superbe mer avec mes carnets et je prends des scènes de la nature. Quand viendras-tu voir tout cela ?"

Le grand Corot ne trouve pas de pays plus agréable à peindre que ce village d'Antibes devant lequel, quelques années plus tard, Guy de Maupassant, traînant son incurable mélancolie le long des rives de la Méditerranée, devait s'écrier : "Je n'ai jamais rien vu de plus surprenant qu'Antibes debout sur les Alpes, au soleil couchant !" C'est pourquoi Corot, qui trouve Toulon "ville propre", Nice "belle", Èze "trop haute pour ses jambes", s'extasie devant le panorama unique qu'il découvre de la campagne dominant Antibes.

Quelques années plus tard, l'orientaliste François Barry, dont la réputation fut grande sous Louis-Philippe, vient se fixer à Saint-Laurent-du-Var où il retrouve "comme un reflet de cet Orient" dont il a rapporté de si brillantes évocations. Les paysages de Cagnes, du petit port du Cros l'enchantent et lui inspirent quelques-unes des meilleures toiles de la fin de sa vie. Il parcourt également les environs de Nice dont il trace des croquis alertes, notamment les grottes de Saint-André pleines de fraîcheur et de poésie.

Félix Ziem, qui nous a donné de Nice, de Menton, de Villefranche et de Beaulieu de si lumineuses interprétations, pense à la Côte d'Azur, lorsqu'il note sur son carnet de route : "La mer plate et biseauté de nuances mobiles, qui vient à mes pieds se plier et se replier sur ce galet, où sa frange d'écume arrive à se fondre. La pensée, d'un trait, fait le tour de cette mer qui baigne tant de beauté. La Syrie, Alger, le Pirée, que de souvenirs passés et qui se résument dans cette minute de vie ! Venise et ses lagunes, poésie des douceurs humaines, où tant de baisers et de soupirs inassouvis ont laissé comme une empreinte dans l'air !"

Après Venise, c'est la Côte d'Azur que le roi des Martigues affectionnait le plus. Il aimait l'azur profond de son ciel, la poésie virgilienne de ses jardins d'oliviers. Depuis de longues années, délaissant l'Italie et Constantinople, il venait passer l'hiver dans son étonnante habitation de Sainte-Hélène, toute pareille, avec ses coupoles de faïences colorées et ses bouquets de palmiers, à quelque demeure de Stamboul. C'est là, devant cette Baie des Anges chatoyante, que le "roi de la clarté", selon l'expression de Camille Mauclair, a fait ses derniers tableaux.

Camille Mauclair le surprit, "un matin de gai soleil" sur le quai Courbet, à Villefranche. "Il était venu prendre des croquis d'après des cuirassés pour un tableau officiel, raconte l'érudite critique. Il était assis à la terrasse d'un petit café à l'italienne, buvant de l'asti, invraisemblablement jeune, dans son complet bleu à rosette rouge, toujours avenant avec son bon visage rosé et joyeux."

L'attrait de Villefranche, pour les peintres, est au moins aussi grand que celui d'Antibes. Combien d'artistes sont-ils venus planter leur chevalet au bord de ce décor



Environs de Nice, par Laehman

féerique devant lequel André Theuriot, écrivant alors *Fleurs de Nice*, dans cette curieuse petite villa rose, "La Fouan", chantait :

Le crépuscule tombe et le jour s'évapore ;
Mais, dans la rade où tremble un feu couleur d'aurore,
Dans la mer irisée et le ciel assourdi,
Dans les rosiers et dans les pins, on sent encore
Flotter l'âme embaumée et tiède du Midi.

Lanzyer qui vint, durant plusieurs hivers à Menton, a fait, de la rade de Villefranche où se renverse la plus étonnante cité marine qui soit, deux ou trois études expressives et lumineuses.

Venant se soigner à Beaulieu, Eugène Boudin, le poète sensible des brouillards et des nuées, ce "cieliste" que, seul, Corot dépasse, se rend plusieurs fois à Villefranche dont il essaie de rendre l'aspect de palette grouillante. "Villefranche me donne beaucoup de mal, écrit-il à Gustave Courbet. Déjà les oliviers plusieurs fois centenaires de Beaulieu m'empêchaient de dormir... J'espère cependant donner sa véritable physionomie à ce port, un des plus curieux que j'aie vus au cours de mon existence."

De même Cazin qui a su exprimer, avec une poésie si intense, si émouvante, les cré-

puscules du Boulonnais, ces maisons de campagne isolées et tristes, ces heures troubles annonçant la venue de la nuit et que nous retrouvons chez Le Sidaner, Cazin, profondément intéressé par Villefranche, voudra raconter "l'air chargé de soleil" de cette si pittoresque localité.

Paul Sain a peint, à son tour, la rade de Villefranche et ce quai Courbet dont l'étrange population devait encore séduire Meunier, Gervex, Martin-Sauvaigo et, avant eux, Emile Loubon, qui vint d'Antibes, où il travaillait à sa *Route de Nice*, pour essayer de fixer, lui aussi, sur la toile, cette "marine" éblouissante comme un mirage oriental.

Tant d'autres aspects du "royaume de l'azur" ont inspiré d'innombrables peintres : Juan-les-Pins, sa plage éclaboussée de lumière, sa pinède magnifique ; Saint-Raphaël, mis à la mode par Alphonse Karr et Gounod ; l'Estérel sauvage et somptueux comme un jardin d'Armide ; Vence, la Gaude, les bords verdoyants du Loup, et jusqu'à Saint-Paul, devenu le "Barbizon" provençal et dont les bosquets de cyprès évoquent, le soir venu, la campagne de Florence.

PIERRE BOREL.



Environs d'Antibes, par Harpignies



Jacques Casanova

CASANOVA A GRENOBLE

(1760)

JACQUES CASANOVA, Vénitien, dit chevalier de Seingalt, vécut au XVIII^e siècle une prodigieuse existence d'aventurier à travers presque tous les Etats d'Europe. En France, il fut accueilli dans tous les mondes, causant librement avec le duc de Choiseul comme avec son ami l'abbé de Bernis, discutant avec des financiers de l'envergure des frères Paris, traité familièrement par Crébillon, J.-J. Rousseau, Voltaire.

En 1760, après un séjour aux Délices, près de Genève, chez le grand philosophe français, il se dirigeait vers l'Italie, en passant par Aix-en-Savoie, où les eaux minérales attiraient déjà le beau monde vers la fin de l'été ; il y trouvait une animation charmante, constatait que, en dehors du traitement, les distractions y étaient en nombre, et partait pour Chambéry, où il ne s'arrêtait que le temps de changer de chevaux. Puis il continuait vers Grenoble, dans l'intention d'y rester une huitaine de jours.

A ce moment, la cité de Grenoble était enfermée dans l'enceinte de 1591, construite sur les ordres de Lesdiguières, et agrandie par le duc de Créqui en 1670.

Dans cette ville resserrée, mal bâtie, mal entretenue, habitaient quelque vingt mille habitants (la révocation de l'Edit de Nantes en avait fait fuir quelques milliers),

vivant médiocrement d'un commerce et d'une industrie languissants. Un intendant du Dauphiné rapportait alors que les industries du cuir, et particulièrement la ganterie, prospères depuis le XVII^e siècle, rencontraient de grosses difficultés : il y avait bien encore vingt-cinq maîtres gantiers, mais le commerce avait diminué depuis neuf ou dix ans par suite de l'augmentation du prix des peaux et de la concurrence ; le commerce des cartes à jouer était également en décadence. Par contre, Grenoble produisait une soie d'excellente qualité et assez recherchée.

Toutefois, Grenoble n'était pas qu'un ramassis de masures habitées par une population misérable. Un certain nombre de beaux hôtels embellissaient la ville ; l'hôtel des Adrets, l'hôtel de Barral, l'hôtel de Sassenage, l'hôtel de Montal, l'hôtel du Premier Président, l'hôtel d'Ornacieux. Le marquis de Delmont habitait une vaste demeure à peu près intacte aujourd'hui, sur le quai Créqui, entre le pont de pierre et la poste. Sur le même quai, les Aymon de Franquière possédaient un hôtel bâti dans le style de la Renaissance, et dont la reproduction figure dans plusieurs gravures d'Israël Silvestre sous le nom de "Maison de M^{me} la Connétable".

L'apparence morose de Grenoble était aussi quelque peu égayée par des promenades, des espaces d'air, de lumière et de verdure. Le Jardin de Ville avait été ouvert en 1719 sur l'emplacement de l'hôtel de Villeroy ; le Jardin Anglais actuel était même alors un véritable bois planté d'arbres magnifiques, et dans les allées



M^{lle} de Romans, par Drouais

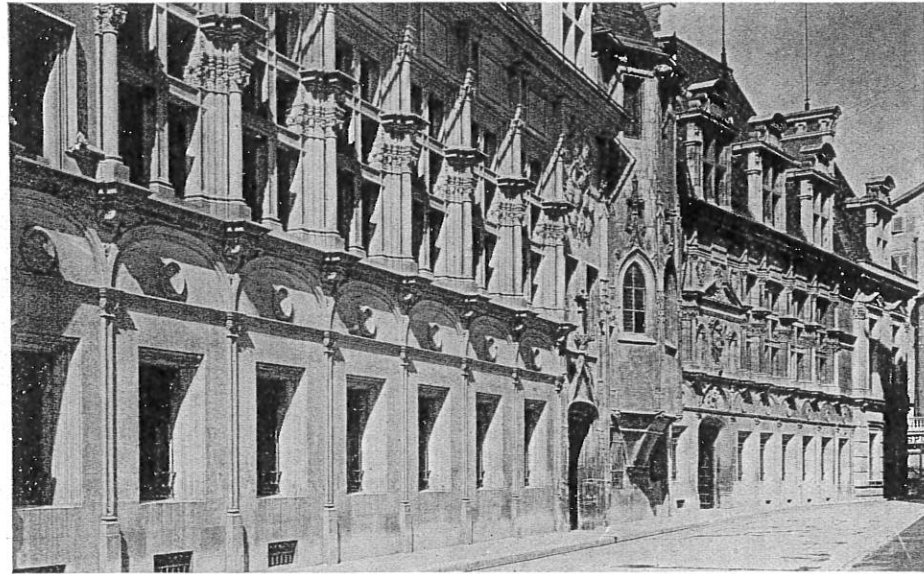
duquel avaient lieu des bals publics.

Grenoble, au dire des voyageurs, des passagers, qui sont le plus souvent bons juges en la matière, réservait un accueil affable à ses visiteurs : " C'est, dit Caraccioli, le séjour de la meilleure société; il y a des manières, de l'esprit, de la raison." De la raison " raisonneuse " ajoutait même Stendhal. Aussi peut-on constater dans le Dauphiné plutôt le sens des affaires que la passion pour les œuvres d'art.

Cependant Grenoble possède déjà, au XVIII^e siècle, une Académie de musique, entretenue, semble-t-il, par les principaux seigneurs de la ville. Pour les spectacles dramatiques, seules, quelques troupes de

couronner le tout, ratafia, " divine liqueur de Grenoble, composée de jus de cerises, d'eau-de-vie, de sucre et de cannelle; il est impossible que le nectar des dieux de l'Olympe l'ait surpassée en délicatesse ".

Mais la beauté de M^{lle} Roman avait aussi fort impressionné l'aventurier. " Cette jeune et belle personne, écrivait-il, avait alors 17 ans. (En réalité elle en avait 23). Sa peau de satin était d'une blancheur éblouissante que relevait encore une magnifique chevelure noire. Les traits de son visage étaient d'une régularité parfaite, son teint était légèrement coloré, ses yeux noirs bien fendus avaient à la fois le plus vif éclat et la plus grande douceur; elle avait



Grenoble. Palais de Justice

passage les apportaient de loin en loin. Mais les plus grandes distractions, les mieux appréciées, consistaient en bals et en concerts organisés par l'aristocratie grenobloise, et qui, surtout en 1760, donnaient une animation des plus brillantes.

C'est dans ce milieu que Casanova survient, tout de suite introduit dans le meilleur monde par une lettre de recommandation auprès du baron de Valenglard, officier. Il loue quelque part, hors ville, un appartement meublé, suffisamment vaste pour pouvoir y donner des réceptions; et, le soir même de son arrivée, grâce à son cicerone, il fait au concert la connaissance de la famille de M^{lle} Roman-Coupier. Notons en passant que, en gourmet, Casanova sut apprécier la cuisine grenobloise : plats de choix, vins exquis, et, pour

les sourcils bien arqués, la bouche petite, les dents régulières et bien placées, avec un émail de perle, et les lèvres d'un rose tendre sur lesquelles reposait le sourire de la grâce et de la pudeur. "

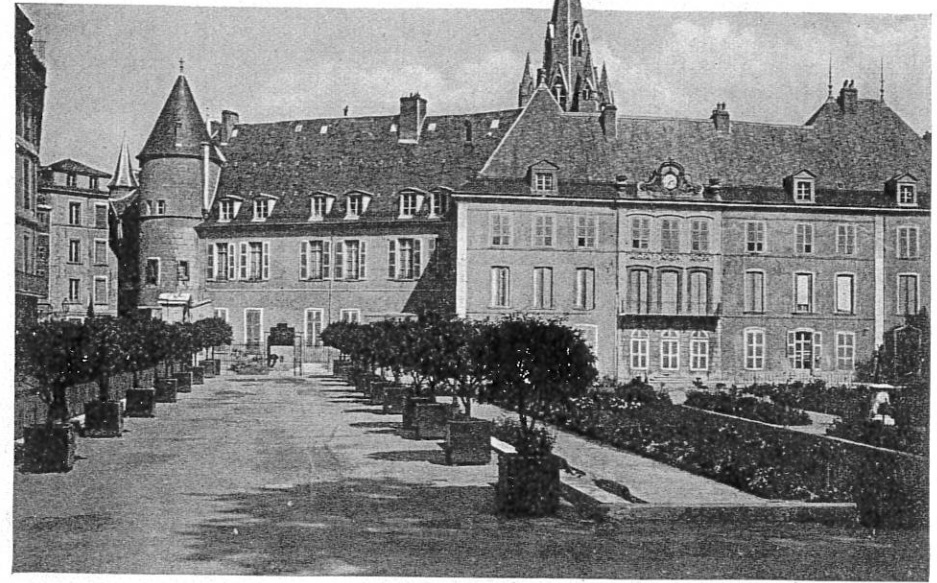
Ce portrait était la plus enthousiaste des déclarations. Il est certain que Casanova, le coureur de grands chemins, qui passait sa vie entre Venise, Turin, Paris, La Haye, Londres, toujours à l'affût d'un nouvel intérêt, d'une mission financière ou diplomatique, de quelque affaire prodigieuse où son inépuisable activité pourrait agréablement s'exercer, faillit, pour les beaux yeux de M^{lle} Roman, terminer bourgeoisement à Grenoble, à 35 ans, une existence qu'attendaient encore de multiples, de complexes péripéties. Peut-être eut-il quelques instants d'hésitation : car,

si M^{lle} Roman était peu fortunée, elle passait pour la plus sage et la plus belle personne de Grenoble; mais le goût de l'indépendance, la passion de l'inconnu, sa propre ambition l'emportèrent sur les vellétés matrimoniales. Toutefois, peu sûr de lui, il résolut de fuir au plus vite la tentation, mais non sans avoir auparavant frappé l'imagination de la jeune fille et de sa famille.

Curieux de toutes choses, l'esprit d'ailleurs remarquablement meublé, Casanova avait déjà, en maintes occasions, approché les sciences astrologiques, de façon même assez ingénieuse. L'imagination aidant — faut-il dire aussi quelque désir de

d'occasion dévoila des choses étonnantes qu'il savait, par des indiscretions, être arrivées à la jeune fille; et enfin, grâce à un livre d'éphémérides et à un traité d'astrologie, il fit et copia en six heures l'horoscope de M^{lle} Roman.

On devine aisément quels sentiments souleva la lecture de ces prédictions, quelle effervescence elles créèrent dans la famille de l'intéressée. Il semblait à tous que la destinée devait s'accomplir, plus puissante que tous les obstacles, que toutes les volontés. D'ailleurs, que risquait-on à tenter l'aventure? M^{lle} Roman avait à Paris, rue de Richelieu, une tante qui connaissait beaucoup



Grenoble. Hôtel de ville

paraître? — il se proposa de tirer l'horoscope de M^{lle} Roman, se basant, prétendait-il, sur l'influence des planètes qui constituaient l'état du ciel à l'instant de la naissance de la jeune fille; car celle-ci s'était hâtée de lui fournir des indications précises, l'an, le jour, l'heure et la minute de sa naissance.

Au matin, frais et dispos, Casanova se met au travail, et, subitement, il " se détermine " à affirmer à M^{lle} Roman que la destinée, plus forte que toutes ses volontés, l'appelait à Paris, où elle était marquée pour devenir la favorite de Louis XV, pour supplanter M^{me} de Pompadour dont la souveraineté déclinait. Un fils devait naître de cette union et assurer le bonheur de la France.

Pour donner à sa prédiction un caractère frappant de vérité, l'astrologue

de monde, et qui certainement introduirait sa nièce dans la meilleure société. Il suffisait, affirmait Casanova, que Louis XV aperçut la jeune fille pour qu'il en devînt follement épris et l'épousât.

Sans attendre davantage le résultat de ses intrigues romanesques et cabalistiques, Casanova part, dès le lendemain, pour Avignon.

Quelques mois plus tard, Casanova, de passage à Chambéry, apprend que sa belle protégée a fait honneur à sa prédiction et que Grenoble est en ébullition: les dames voudraient bien revoir le fameux astrologue pour connaître le sort de leurs filles. Casanova se dérobe à la popularité, et se hâte vers Paris, où il est mis au courant d'un beau conte de fée. Louis XV a bien rencontré